

Difficile de se faire une idée du costume des paysans beaucerons avant le XVIII^e siècle. Pour le Moyen-âge, les vitraux et les statues de la cathédrale Notre-Dame de Chartres nous donnent une très belle documentation. Mais ensuite, le costume paysan n'intéresse guère avant la fin du XVIII^e siècle. Il est fonction surtout de l'activité de l'homme ou de la femme qui le porte. Bien sûr, le rang social le marque très fortement. Les tissus produits dans la région sont une source de renseignement. Pour la Beauce, le chanvre et la laine sont les composants de base. Les troupeaux de mouton étaient forts nombreux et la laine était donc abondante. Le lin, très peu cultivé en Beauce, et le coton, importé, arriveront bien plus tard. Mais l'activité humaine a peu évolué pendant une longue période et le vêtement paysan est resté sensiblement le même. Au XIX^e siècle, l'amélioration sensible des conditions de vie transforma le costume régional qui se différencia énormément d'une province à l'autre. Mais ce sont surtout les coiffes féminines qui se diversifièrent de façon incroyable : chaque village voulait avoir sa coiffe particulière. De plus, le rang social de la propriétaire rajoutait au décor et aux dentelles du couvre-chef. En Beauce, tout cela a disparu vers la fin du XIX^e siècle. Quelques personnes âgées ont porté le bonnet traditionnel jusqu'à la guerre de 1914-1918.

En Beauce, comme dans tout le monde paysan, hommes et femmes ont longtemps porté des sabots. La chaussure de cuir ne s'est vraiment répandue qu'après 1850 dans le monde paysan et encore que pour des jours spéciaux (fêtes, mariages, etc.). Chaque village ou presque avait son sabotier. Les sabots d'homme étaient couverts (sabots à botte) d'une large bride de cuir. Pour les femmes, ils étaient plus légers et plus élégants selon qu'ils étaient destinés au travail ou au dimanche. Ils étaient découverts et pouvaient être décorés à la gouge fine. Les sabots étaient colorés souvent en noir, plus rarement en ocre ou en rouge.

Masculin :

Le Bliaud ou Blaude : il deviendra par la suite « la blouse ». C'est une sorte de tunique de dessus portée pour les deux sexes. En drap de futaine ou en toile, il était porté long par les femmes, retenu à la taille par une ceinture, et comportait des manches longues et évasées. Les manches du bliaud d'homme étaient étroites et longues pour la commodité du travail et la protection des bras.

Le Bliaud est d'origine asiatique, uni ou décoré, en laine ou en soie, il n'a pas beaucoup changé depuis le haut Moyen-Âge. Court au début de l'époque romane, il le restera pour les hommes de classe laborieuse. À partir du 12^{ème} siècle, il s'allongera pour les seigneurs et les bourgeois. Les manches s'élargissent de plus en plus, laissant voir les manches de la Chainse (*chemise en toile brodée, quelquefois plissée, ouverte en bas pour faciliter l'équitation*).

Pour la commodité de leurs travaux manuels, les paysans et les artisans, portaient souvent un bliaud court, s'arrêtant au genou. Pour permettre la liberté de mouvement des jambes, enfourcher l'âne, le mulet ou le cheval, au cours de certains travaux des champs, l'été, pour les passages des rivières à gué, il était fendu devant et les pans en étaient retroussés dans la ceinture.

Quand le paysan ou l'artisan devait transporter sur lui quelque argent à la suite du paiement d'un travail, d'un achat ou d'une vente de bétail ou de récolte, il nouait et serrait alors les précieuses pièces dans un pan de son bliaud. Le pauvre ne

possédait pas de bourse comme le riche. Cette coutume se perpétua très longtemps sous la forme du mouchoir à carreaux noué sur l'argent durement gagné dans l'année ou la « saison », par l'ouvrier agricole ou l'artisan.

Les braies : Soit elles étaient longues et serrées à la cheville, soit elles étaient courtes et retenues sur les reins par un cordon à coulisse appelé « *brayer* » ou « *brayel* », d'où « *braguette* » du pantalon des hommes. Elles étaient portées par les deux sexes. Elles consistaient une sorte de caleçon de toile. Les chausses étaient retenues aux braies par des cordons. Plus tard la distinction entre braies et chausses se fera en nommant, haut-de-chausses la culotte et, bas-de-chausses les bas ou les chaussettes selon le sexe. En Beauce, on porta longtemps « *la culotte à genoux* » et le mot « pantalon » longtemps prononcé « *pantaléon* » ne vint que fort tard comme l'usage de ce vêtement (deuxième moitié du XIX^e siècle).

Les chausses : Elles étaient faites souvent d'étoffe de laine non foulée pour garder sa souplesse et travaillée dans le biais, moulant la jambe en une sorte de bas. Les chausses d'hommes étaient quelquefois semellées de cuir et elles faisaient alors office de bottes. Les paysans, bergers, voyageurs, portaient par dessus leurs chausses des « *heuses* » ou « *houseaux* », sorte de guêtres montant jusqu'aux genoux où elles étaient fixées par des liens. Les charretiers portèrent par dessus leur pantalon, les guêtres comme du temps des « *culottes à genoux* ».

La limousine : Pour la saison froide, les hommes portaient une ample limousine, sorte de manteau à pèlerine taillé dans une étoffe grossière de laine ou de poils de chèvres tramée sur chaîne de coton, le droguet.

Les couvre-chefs : La casquette dont les principaux types furent : la casquette dite à rabat, en drap ou en fourrure, conçue pour protéger éventuellement les oreilles ; la casquette plate à visière de cuir ; la casquette haute, cylindrique, souvent en soie et la casquette ronde. Elle est la marque de l'appartenance sociale plus que celle de la mode.

La seconde moitié du XIX^e siècle vit se substituer au grand chapeau de feutre souple à larges bords un chapeau plus réduit à calotte ronde et aux rebords rigides et plus étroits. L'homme qui travaillait la terre coiffait encore le chapeau de feutre souple ou la casquette, selon la saison ou le temps qu'il faisait. Mais l'été le chapeau de paille ou de jonc fabriqué hors de la Beauce et vendu partout, jusque dans les villages chez certains épiciers ou marchands de nouveautés: c'était le chapeau du moissonneur par excellence.

Le bonnet de coton était porté en Beauce de jour comme de nuit jusqu'à la guerre de 1914 - 1918. C'était un bonnet de travail des hommes de la terre et des artisans.

Le linge de nuit : Les hommes portaient une longue chemise de toile fendue sur les côtés et un bonnet de nuit de coton, le « *casque-à-mèches* ». Les plus pauvres se contentaient d'une chemise de travail usagée.

Le mouchoir : Le grand mouchoir à carreaux, « *mouchoir de priseur* », était porté noué autour du cou.

** ** *

Féminin :

Le linge de corps était confectionné par les jeunes filles qui devaient préparer leur trousseau avant le mariage. Les tissus avaient été fabriqués à la maison ou par le tisserand du village. Le trousseau devait durer toute la vie : le monde paysan ne suivait guère les modes car il n'en n'avait pas les moyens. Ce linge était entretenu avec un grand soin car les moyens financiers ne permettaient pas son renouvellement. C'est pourquoi aussi il était blanc car il pouvait être raccommodé et rapiécé avec un art consommé.



Le Bliaud ou Blaude : il deviendra par la suite la blouse. C'est une sorte de tunique de dessus. En drap de futaine ou en toile, il était porté long par les femmes, retenu à la taille par une ceinture, et comportait des manches longues et évasées. Anciennement brodée d'ornements blancs au col, la blouse était fermée par un bouton et par une agrafe de cuivre à chaînette sur la poitrine avec en plus, une rangée de petits boutons, tantôt noirs, tantôt blancs, visibles ou cachés sous un ourlet. La Chainse ou chemise en toile brodée, quelquefois plissée, deviendra la chemise des femmes, en toile plus ou moins fine. Elle était de couleur noire, blanche ou bleue. Ce vêtement de dessous, du bas latin : *camisa*, et en vieux français *camise*, *chainse*, *chaisel*, *chainsil*, etc. remonte à l'époque médiévale et est un vêtement fait de toile et porté sur la peau.

Les braies : Les longues étaient serrées à la cheville. Les courtes descendaient aux genoux où elles étaient maintenues par des jarretières. Toutes étaient retenues sur les reins par un cordon à coulisse appelé « *brayer* » ou « *brayel* ». Elles étaient portées par les deux sexes. Elles consistaient d'abord en une sorte de caleçon de toile. L'ancêtre de la culotte féminine! Plus tard, la distinction entre braies et chausses se fera en nommant le haut-de-chausses, la culotte et le bas-de-chausses, les bas.

Le cottillon : Petite cotte (d'où les deux « t ») formant un jupon court qui recouvrait la jupe ou la robe des paysannes beauceronnes.

La souquenie ou souquenille : Du sarrau de toile grossière porté par les paysans au Moyen-âge, elle était devenue une cotte au buste très ajusté auquel s'ajouta des manches.

Le fichu et le châle : Le fichu se pose sur les épaules, plié en double. Il est de forme carré de façon à former dans le dos deux pointes d'inégale longueur. La plus basse est fixée à la taille dans la ceinture. En laine ou coton, il était de couleur blanche, noire, crème ou d'une couleur foncée. Au XIX^e siècle, la mode en Beauce étaient aux fichus de toiles imprimées et aussi aux fichus de mousseline ou de linon brodé de motifs variés : guirlandes de fleurs, jours formant médaillons, etc.

Le châle protégeait largement le corps et se croisait sur la poitrine, retenu par une agrafe, une broche ou une simple épingle droite ou à ressort. Là aussi le statut social imposait des variantes et des qualités différentes. En général, il était multicolore mais pour les gens simples il était noir, tabac ou grenat, avec ou sans franges. Selon la saison, Il alternait avec le fichu de laine. Le tissage mécanique permit de faire baisser les prix et le châle réservé d'abord aux bourgeoises se répandit dans toute la population. En Beauce, le châle en cachemire, simple ou quadruple, le « *châle – quatre* », fut porté par toutes les dames jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

La cape ou la mante : C'était une ample pèlerine à capuchon très confortable et solide. En lourd drap de laine, avec un empiècement froncé qui enserrait les épaules, ce vêtement protégeait du vent et du froid. Son vaste capuchon permettait de recouvrir la coiffe ou le bonnet.

Le tablier : Devantier ou devanquier ou bien encore d'vanquière : c'était un tablier usagé de grosse toile que l'on mettait devant soi pour faire des travaux sales. Le tablier était porté en toutes circonstances et tous les jours. Ils étaient très simples en toile ou en satinette pour le quotidien. Il y avait bien sûr des tabliers du dimanche ou pour les jours de fêtes en soierie noire. Le tablier a fait partie du costume paysan féminin très longtemps et même les bourgeoises portaient un tablier d'apparat.

Les couvre-chefs : la « *câline* » est un bonnet de coton blanc en piqué molletonné en dedans avec de petits dessins géométriques sur le dessus. Il se noue sous le menton à l'aide de deux brides faites de tissu plus fin. Le bonnet beauceron offre un aspect simple : un fond rond, une passe large et un rang de dentelle. Il était à la fois bonnet de nuit et de jour. Communément porté en milieu rural aussi bien dans le travail qu'à la maison, le bonnet de coton survécut en Beauce jusqu'à la guerre de 1914-1918 surtout par les femmes âgées. Mais il avait à peu près disparu dès la fin du XIX^e siècle. Quand il fallait s'habiller mieux, le dimanche, pour une cérémonie ou pour aller au marché à la ville, les femmes arboraient des bonnets en mousseline, avec plusieurs rangs de dentelles tuyautées formant une auréole. La « *coiffe du dimanche* » constituait l'élément le plus distinctif du costume. Le bonnet rond était lui composé de 3 éléments : un fond ou toque, une large passe et une lite (bordure extérieure en dentelles) qui pouvait être gaufrée ou tuyautée, paillée, goudronnée ou ruchée. Les fonds de bonnets étaient de véritables chefs-d'oeuvre de broderie qui renseignaient sur la situation sociale de celle qui le portait. Ainsi le bonnet de la jeune mariée était orné de deux grosses fleurs auxquelles venaient s'ajouter autant de boutons de fleurs que d'enfants à naître. Ces bonnets devaient être conservés sur une tête en bois spéciale, la marotte, pour ne pas être froissés. La « *dormeuse* » était un bonnet rond beaucoup plus simple en mousseline bordé d'une dentelle serrée par un ruban.



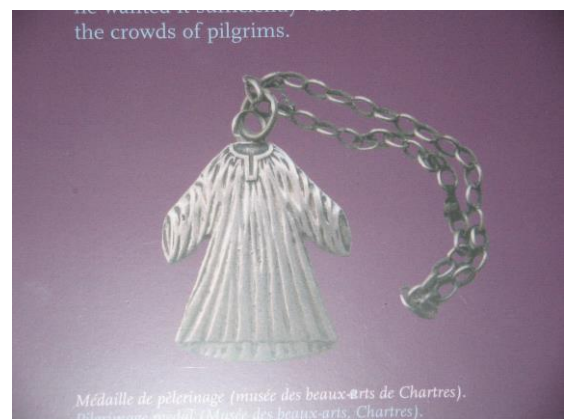
Pour protéger ses cheveux de la poussière et du vent, la paysanne nouait autour de tête, un grand mouchoir à carreaux : la « *marmotte* ». Pendant les moissons, le chapeau de jonc devint vers la fin du XIX^e siècle la coiffure des femmes.

Le linge de nuit : Les femmes portaient une chemise de toile, très longue jusqu'aux pieds, et une câline de coton blanc noué sous le menton.

Les bijoux : La « *croix de Jeannette* » ou tout simplement la « *jeannette* » est une petite croix d'or surmontée d'un cœur suspendue à un ruban de soie noire noué autour du cou. Mais le bijou traditionnel beauceron est une médaille de la Vierge selon l'une des deux représentations de la cathédrale Notre-Dame de Chartres : « *Notre-Dame de sous terre* » et « *Notre-Dame du pilier* ». Un autre bijou typiquement beauceron était la « *chemisette de Notre-dame* ».



Chasse contenant le « *voile de la Vierge* »



Médaille traditionnelle beauceronne
« *chemisette de la Vierge* »

En effet, la cathédrale de Chartres possède la relique dite du « *voile de la Vierge* » que les Beaucerons nomment familièrement « *chemise* » ou « *chemisette de la Vierge* ». Dès le XVI^e siècle, l'armoire de la ville adopta cette « *chemisette* » stylisée et

l'usage se répandit aux alentours de porter une médaille pieuse en forme de « chemisette » découpée selon la forme héraldique. Selon la fortune de la propriétaire, elle était en étain, en cuivre, en or ou en argent.

** ** *

Les mariés en 1869 :

La mariée :

Elle est vêtue d'un corsage à manches longues, d'une taille assez haute, et d'une jupe ample et froncée. Un fichu de dentelle est posé en drapé sur ses épaules et son décolleté. Le tablier brodé est attaché au fichu par une épingle dorée. Le traditionnel bouquet de fleurs blanches (souvent des fleurs d'oranger) muni d'un flot de ruban est accroché sur la poitrine. Elle porte aussi des bas blancs et des souliers plats. Sur la tête est posée la câline de fin linon ou de mousseline brodée, bordée de dentelle plissée à l'ongle. Les broderies représentent des fleurs d'oranger. Les plus aisées arboraient de la dentelle de Valenciennes. Un seul bijou est toléré par la morale de l'époque : la « Jeannette », petite croix d'or surmontée d'un cœur suspendue à un ruban de soie noire noué autour du cou.

Le marié :

Il porte une chemise de toile à petit col, un gilet à revers à double boutonnage de drap blanc ou de piqué, Il a revêtu la culotte à genoux avec des jarretières en ruban, des bas de fil ou de coton suivant son rang social, des guêtres blanches, les « heuses » ou « houseaux », des chaussures de cuir noir. Par-dessus, un habit à basque en drap avec des manches à revers. Lui aussi porte au revers un bouquet. Il est coiffé d'un large chapeau de feutre noir garni d'un flot de ruban et d'un bouquet.

Jean-Pierre LIENASSON

18 04 2015.